



**HAL**  
open science

## “ Boccace en Angleterre : la Fall of Princes de John Lydgate (1421-1428) ”

Aude Mairey

### ► To cite this version:

Aude Mairey. “ Boccace en Angleterre : la Fall of Princes de John Lydgate (1421-1428) ”. Barbara Fleith, Réjanne Gay-Canton, Géraldine Veysseyre (dir.) en collaboration avec Aude Mairey et Audrey Pérard. De l’(id)entité textuelle au cours du Moyen Âge tardif (XIIIe-XVe siècle), Classiques Garnier, pp.163-182, 2018. halshs-03064573

**HAL Id: halshs-03064573**

**<https://shs.hal.science/halshs-03064573v1>**

Submitted on 14 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Boccace en Angleterre. *The Fall of Princes* de John Lydgate (1421-1428)

*The Fall of Princes*, écrit par le moine bénédictin anglais John Lydgate, est à la fois une traduction et une adaptation versifiée du célèbre *De casibus virorum illustrium* de Boccace, que ce dernier a composé en prose latine dans le troisième quart du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Le texte de Lydgate est d'une ampleur imposante : avec environ 35 000 vers, il est le poème anglais le plus long du Moyen Âge<sup>2</sup>. Il a connu un succès certain en Angleterre, puisqu'il en subsiste environ 35 manuscrits, sans compter de nombreux extraits. Il a en outre largement contribué au développement d'une tradition du *De casibus* au XVI<sup>e</sup> siècle, avec notamment le *Mirror of Magistrates* qui inspira jusqu'à Shakespeare<sup>3</sup>. Comme son nom l'indique, le *De casibus* présente les cas d'hommes – mais aussi de femmes – depuis Adam et Ève jusqu'au roi de France Jean II le Bon, fait prisonnier à Poitiers en 1356, en faisant la part belle aux figures de l'Antiquité, notamment grecque et romaine. Tous apparaissent à Boccace pour se lamenter, car ils ont subi des revers de Fortune après être montés au plus haut. Lydgate n'a pas traduit le *De casibus* directement : il est passé par l'intermédiaire de la traduction française réalisée par l'humaniste Laurent de Premierfait au début du XV<sup>e</sup> siècle, selon le schéma suivant<sup>4</sup> :

[p. 164]

Boccace	Laurent de Premierfait	Lydgate
2 versions de <i>De casibus</i>	2 versions du <i>Des cas des nobles hommes et femmes</i>	1 version
Version no 1 (ca 1355-1360) → (version no 2, ca 1373-1375)	Version no 1 (ca 1400)	
	Version no 2 (ca 1409) →	<i>Fall of Princes</i> (1421-1428)

Fig. 1 – Le *De casibus* et ses adaptations françaises et anglaise.

*The Fall of Princes* atteste un certain type de réception de Boccace en Angleterre et permet surtout de soulever plusieurs points intéressants concernant les problèmes d'identité textuelle et

<sup>1</sup> Boccace, *De casibus virorum illustrium*, éd. P. G. Ricci et V. Zaccaria, Milan, Mondadori, 1983 (« Classici Mondadori »).

<sup>2</sup> John Lydgate, *Fall of Princes*, éd. H. Bergen, 4 vol., Londres, Oxford University Press, 1924-1927 (« Early English Texts Society », Extra series 121-124).

<sup>3</sup> Voir P. Budra, *A Mirror for Magistrates and the «De casibus» Tradition*, Toronto, Buffalo, 2000 (« The Mental and Cultural World of Tudor and Stuart England »).

<sup>4</sup> Seul le premier livre de cette traduction a fait l'objet d'une édition : Laurent de Premierfait, « *Des cas de nobles hommes et femmes* », Book I, *Translated from Boccaccio*, éd. P. M. Gathercole, Chapel Hill (N. C.), University of North Carolina, 1968 (« Studies in the Romance Languages and Literatures », 74).

d'entité auctoriale à la fin du Moyen Âge. Il faut ici se replacer dans le contexte de la *translatio* médiévale d'une œuvre<sup>5</sup>, notion beaucoup plus large que notre notion moderne de traduction. Dans l'Angleterre de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, la *translatio* constitue un phénomène particulièrement important : c'est à ce moment que l'anglais se constitue en tant que langue intellectuelle, littéraire et politique, en lien avec les transformations socio-politiques du temps. Ces transformations conduisent, en particulier, à l'élargissement de la société politique active, c'est-à-dire composée des gens qui participent de manière plus ou moins rapprochée à l'exercice du pouvoir<sup>6</sup>. Alors, cette dernière n'englobe alors plus seulement les hautes sphères de la noblesse, mais également la *gentry* – la petite et moyenne noblesse – ainsi que les élites urbaines, avides de lectures en anglais. Or nombre d'auteurs anglais contemporains, à commencer par Geoffrey Chaucer bien sûr, mais aussi John Gower, Thomas Hoccleve [p. 165] et John Lydgate pour ne citer que les plus connus, entreprennent, au moins en partie, de donner plus de dignité à l'anglais en traduisant et en adaptant dans cette langue des œuvres importantes – par exemple la *Consolatio* de Boèce et le *Roman de la Rose* traduits par Chaucer<sup>7</sup>, ou encore le *De regimine principum* de Gilles de Rome, en partie adapté par Hoccleve<sup>8</sup>. Ces adaptations ne sont toutefois jamais serviles et participent, au contraire, de la création d'une véritable littérature en anglais, aux côtés des textes originaux composés par ces auteurs.

Les modifications de contenu d'une œuvre, ses abrègements et ses amplifications sont des signes tangibles des changements de préoccupations des différents intervenants selon le lieu, le moment et le contexte. Il en est de même pour les changements formels et génériques. Lydgate, en effet, contrairement à ses prédécesseurs, a choisi d'écrire en vers, parti pris formel important dont il faudra cerner les raisons. En outre, il emploie le terme *tragedy*, à la suite de Chaucer mais non de Boccace, pour qualifier son œuvre, ce qui explique en partie le changement de titre de cette dernière – fait déjà largement étudié par les critiques littéraires anglophones<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> Voir *The Oxford History of Literary Translation in English*, t. I : *To 1550*, éd. R. Ellis, Oxford / New York, Oxford University Press, 2008 ; A. Mairey, « Les traductions anglaises à la fin du Moyen Âge », in : *Sciences et savoirs sous Charles V*, éd. O. Bertrand, Paris, Champion, 2014 (« Colloques, congrès et conférences du Moyen Âge », 20), p. 37-52.

<sup>6</sup> Sur ce point, voir notamment J.-P. Genet, *La Genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, 2003 (« Le Nœud gordien »).

<sup>7</sup> Les textes de Chaucer se trouvent en anglais dans *The Riverside Chaucer*, éd. L. D. Benson, Oxford / New York, Oxford University Press, 2008 [1re éd. 1987] ; et en français dans Geoffrey Chaucer, *Les «Contes de Canterbury» et autres œuvres*, trad. A. Crépin et al., Paris, Laffont, 2010 (« Bouquins »).

<sup>8</sup> Thomas Hoccleve, *The Regiment of Princes*, éd. C. R. Blyth, Kalamazoo (Mich.), Medieval Institute Publications, 1999 (« Middle English Texts »), disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/blyth-hoccleve-the-regiment-of-princes> (dernière consultation en septembre 2013).

<sup>9</sup> Voir par exemple H. A. Kelly, *The Chaucerian Tragedy*, Woodbridge, Boydell, 1997 (« Chaucerian Studies », 24) ; N. Mortimer, *John Lydgate's «Fall of Princes» : Narrative Tragedy in its Literary and Political Contexts*, Oxford, Clarendon, 2005 (« Oxford English Monographs »), p. 152-216.

Enfin, l'œuvre de Lydgate étant présentée comme une traduction, elle soulève la question de l'*auctoritas* du poète – encore très ambiguë dans le second quart du XV<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup> –, et donc de l'identité propre de son texte. N'est-il vraiment qu'un traducteur ? Comment négocie-t-il sa relation avec ses illustres prédécesseurs, mais aussi avec le prince qui est à l'origine de cette adaptation, le duc Humphrey de Gloucester († 1447), frère de Henri V de Lancastre († 1422) ? Comment, en fait, sa traduction [p. 166] se fait-elle œuvre propre pour participer à la constitution d'une culture vernaculaire anglaise spécifique dans un contexte politique particulier ? Telles sont les questions auxquelles je tenterai d'apporter quelques réponses, tout en précisant d'emblée qu'il est impossible de prendre en considération tous les aspects du *De casibus* et de ses descendants, tant ces longs textes sont foisonnants.

Tout d'abord, il nous faut donner quelques éléments sur les contextes d'écriture du *De casibus* et de ses versions vernaculaires. Le *De casibus* fait partie des œuvres latines que Boccace a composées dans les dernières décennies de sa vie, après sa rencontre avec Pétrarque en 1350<sup>11</sup>. Il est alors influencé, de manière croissante, par l'érudition humaniste de son ami, mais aussi par un souci de moralisation. Ce dernier apparaît notamment sous la forme d'insertions moralisatrices régulières dans le *De casibus*. Dans le même temps (les années 1350), il effectue des missions diplomatiques pour la ville de Florence avant de se retirer de la vie publique dans les années 1360 ; la réflexion politique n'est pas absente chez Boccace, j'y reviendrai plus loin.

Laurent de Premierfait († 1418) fait partie du cercle du premier humanisme français, très actif au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>12</sup>. On sait peu de choses de sa jeunesse, si ce n'est qu'il est d'origine champenoise ; on sait en revanche qu'il est à la cour d'Avignon dans les années 1390 avant d'évoluer dans les milieux parisiens au début du XV<sup>e</sup> siècle. Laurent est avant tout un commentateur – de Tércence notamment – et un traducteur prolifique au service des grands princes du royaume, Jean de Berry en particulier. Ses principales traductions sont d'une part celles du *De amicitia* et du *De senectute* de Cicéron, d'autres part celles du *De casibus* et du *Décameron* de Boccace – dans les deux derniers cas à partir d'une traduction latine. Là encore, les préoccupations politiques de l'humaniste français sont tangibles, surtout dans le contexte des prémices de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons — qui finira d'ailleurs par étouffer ce premier humanisme. Il subsiste deux versions du texte français du *De casibus*, la première rédigée vers 1400 [p. 167] et la seconde de 1409 ; elles sont relativement proches de la version de

---

<sup>10</sup> Sur la question de l'*auctoritas*, l'ouvrage de référence reste celui d'Alastair Minnis, *Medieval Theory of Authorship : Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, Londres, Scholar Press, 1984.

<sup>11</sup> Voir V. Branca, *Giovanni Boccaccio : profilo biografico*, Florence, Sansoni, 1977 (« La Civiltà europea »).

<sup>12</sup> Voir *Un Traducteur et un humaniste de l'époque de Charles VI. Laurent de Premierfait*, éd. C. Bozzolo, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004 (« Textes et documents d'histoire médiévale », 4).

Boccace, même s'il y a, évidemment, des transformations<sup>13</sup>. La seconde version est celle qu'a utilisée Lydgate ; elle a été de loin la plus diffusée puisqu'il en subsiste plus d'une cinquantaine de manuscrits<sup>14</sup>.

John Lydgate, enfin, est le poète anglais du XV<sup>e</sup> siècle le plus proche de la position d'un poète officiel de la royauté des Lancastre, même si des discussions existent sur ce point et s'il n'en porte pas le titre – le premier poète officiel à la cour anglaise est nommé par Henri VII en 1485 ; il s'agit de Bernard André<sup>15</sup>. Lydgate (ca 1370 – ca 1449) est un moine bénédictin de l'importante abbaye de Bury St Edmunds, située à l'est de Cambridge<sup>16</sup>. C'est probablement lors de son séjour à Oxford au début du XV<sup>e</sup> siècle qu'il développe des contacts étroits avec la cour, en particulier avec Henri V pour lequel il compose le *Troy Book* dans les années 1410, et avec son frère Humphrey de Gloucester, commanditaire de *The Fall of Princes*. Mais Lydgate écrit aussi pour tout ce qui compte en Angleterre : la noblesse, la *gentry*, ou encore les élites urbaines, notamment londoniennes. Son œuvre est immense et comprend près de 150 000 vers au total, ce qui en fait le poète anglais le plus prolifique du Moyen Âge. Elle est aussi extrêmement variée. Outre ses longs poèmes – en particulier le *Troy Book*, le *Siege of Thebes* et *The Fall of Princes* –, il compose des poèmes hagiographiques (notamment une importante *Life of Our Lady*) et dévotionnels, ainsi que des poèmes profanes de toutes sortes, des manuels de comportements, des textes didactiques, des poèmes de circonstance ou encore des *mummings* – c'est-à-dire des pièces dramatiques conçues pour être jouées lors d'occasions particulières<sup>17</sup>. Au final, Lydgate a composé une vaste bibliothèque touchant à presque tous les genres, dans un anglais sophistiqué (*ornate English*).

Lydgate a toutefois très longtemps été déconsidéré par les historiens de la littérature. Beaucoup l'ont jugé d'un ennui mortel, en considérant [p. 168] qu'il n'était qu'un pâle imitateur de Chaucer et un propagandiste invétéré. Soulignons cependant qu'il n'est pas le seul dans ce cas. Les autres poètes du XV<sup>e</sup> siècle, à commencer par Thomas Hoccleve, ne se sont pas trouvés mieux lotis. En réalité, c'est toute la littérature anglaise du XV<sup>e</sup> siècle qui a longtemps été négligée et reléguée dans l'ombre du grand maître, Chaucer. Ce n'est que depuis les années 1990 que les chercheurs commencent à nouveau à s'y intéresser et à la considérer d'un œil plus positif<sup>18</sup>.

---

<sup>13</sup> Voir A. D. Hedeman, *Translating the Past. Laurent de Premierfait and Boccaccio's «De casibus»*, Los Angeles (Calif.), J. Paul Getty Museum, 2008.

<sup>14</sup> La liste complète se trouve sur le site ARLIMA : [http://www.arlima.net/il/laurent\\_de\\_premierfait.html#cas](http://www.arlima.net/il/laurent_de_premierfait.html#cas) (dernière consultation en juillet 2013).

<sup>15</sup> Sur ce point, voir R. J. Meyer-Lee, *Poets and Power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 174.

<sup>16</sup> Voir D. Pearsall, *John Lydgate*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970.

<sup>17</sup> Sur ces derniers, voir M. Nolan, *John Lydgate and the Making of Public Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 (« Cambridge Studies in Medieval Literature »).

<sup>18</sup> Voir *A Companion to Medieval English Literature and Culture, c. 1350-c. 1500*, éd. P. Brown, Oxford, Blackwell, 2007 (« Blackwell Companions to Literature and Culture », 42).

*The Fall of Princes* est donc composé dans les années 1420, à la demande de Humphrey de Gloucester dont les caractéristiques sont celles d'un humaniste, que ce soit par le don de nombreux livres humanistes à l'université d'Oxford, par l'invitation d'humanistes italiens en Angleterre, tel Pietro Candido Decembrio, ou encore par la commande d'ouvrages en latin et en anglais. Toutefois, la nature même de l'humanisme « à l'anglaise » a soulevé un certain nombre de discussions ; là encore, il a longtemps été considéré que l'Angleterre du XV<sup>e</sup> siècle souffrait d'un retard intellectuel élatant. Les récents travaux de chercheurs tels que David Rundle ou Alexandra Petrina, pour ne citer qu'eux, amènent toutefois à nuancer ce jugement sévère, ainsi qu'à réintégrer la dimension vernaculaire de l'humanisme, très longtemps méprisée<sup>19</sup>.

Sur le plan politique, cette décennie des années 1420 est complexe<sup>20</sup>. Henri V meurt en 1422 à l'apogée de ses succès en France, deux ans à peine après la signature du traité de Troyes. Son fils, Henri VI, devient roi à l'âge de neuf mois et c'est donc un gouvernement de minorité, dominé par les deux frères survivants du défunt roi, le duc de Bedford [p. 169] et le duc de Gloucester, ainsi que par le cardinal Henri Beaufort, qui se met en place. Jusqu'en 1428-1429, les Anglais parviennent à maîtriser la situation, en France comme en Angleterre. Mais les risques de division lors d'une minorité ne sont jamais très éloignés et les tensions sont importantes, notamment entre Humphrey de Gloucester et le cardinal Beaufort. Là encore, le contexte politique dans lequel Lydgate rédige son œuvre ne saurait être négligé.

Venons-en aux transformations majeures effectuées par Lydgate sur le texte de Boccace transmis par Laurent de Premierfait.

Un premier point important est, sur le plan formel, le passage à une forme versifiée. Pourquoi Lydgate reprend-il un texte en prose et le récrit-il en vers, ce qui constitue une forme de poétisation du savoir ? Comme je l'ai montré ailleurs, il s'agit d'un phénomène important dans l'Angleterre de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, qui concerne ce que l'on appelle généralement la poésie lancastrienne<sup>21</sup>. Durant cette période, en effet, les grands textes, et en particulier ceux qui ont une dimension politique (mais pas seulement), sont tous composés en vers, alors même que Chaucer avait donné l'exemple de traductions en prose avec la *Consolatio* de Boèce et alors que,

---

<sup>19</sup> D. Rundle, « On the difference between Virtue and Weiss : Humanist texts in England during the Fifteenth Century », in : *Courts, Counties and the Capital in the Later Middle Ages*, éd. D. E. S. Dunn, Stroud / Sutton / New York, Sutton Publishing Company / St Martin's Press, 1996 («The Fifteenth-century Series », 4), p. 181-203 ; *id.*, «Humanism before the Tudors : on nobility and the reception of the *Studia humanitas* in Fifteenth-century England », in : *Reassessing Tudor Humanism*, éd. J. Woolfson, Londres, Palgrave, 2002, p. 22-42 ; A. Petrina, *Cultural Politics in Fifteenth-Century England. The Case of Humphrey, Duke of Gloucester*, Leiden, Brill, 2004 (« Brill's Studies in Intellectual History », 124).

<sup>20</sup> Pour le contexte, voir G. Harriss, *Shaping the Nation. England, 1360-1461*, Oxford, Clarendon Press, 2005 («The New Oxford History of England »).

<sup>21</sup> A. Mairey, «Poetic translation in England at the end of the Middle Ages», in : *Traductions et culture dans les îles Britanniques*, éd. J.-P. Genet, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

dans les décennies suivantes, la préférence va nettement à la prose, que ce soit pour les textes didactiques et politiques ou pour les romans. En outre, ces textes sont tous liés, d'une manière ou d'une autre, à la question de la légitimation de la dynastie lancastrienne, advenue au trône par usurpation, lorsque Henri Bolingbroke (Henri IV) déposa son cousin Richard II en 1399. Néanmoins l'usage de la versification ne relève pas – ou du moins pas directement – d'une légitimation explicite, dont les modalités ont d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre ces dernières années<sup>22</sup>. Cette préférence marquée pour la forme versifiée entre toutefois dans le cadre, à mon sens, d'une légitimation implicite. Car les Lancastre sont les premiers princes anglais à favoriser [p. 170] consciemment l'anglais – non seulement dans l'administration, mais aussi en patronnant, ou tout au moins en encourageant, des poètes qui en font une langue littéraire<sup>23</sup>.

Dans ce contexte, la langue versifiée, et notamment l'usage par Lydgate de la rime royale typiquement chaucérienne, apparaît particulièrement notable. De plus, cette promotion a lieu dans un contexte compliqué par l'hérésie lollarde – la seule hérésie anglaise du Moyen Âge, portée par le théologien John Wyclif – dont les tenants ont, par la traduction intégrale de la Bible en anglais dans les dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle, jeté la suspicion sur la prose vernaculaire<sup>24</sup>. Or, les Lancastre ont ostensiblement combattu cette hérésie<sup>25</sup>. Dans ce cadre, l'usage du vers acquiert donc une dimension particulièrement significative car elle permet de donner ses lettres de noblesse à un anglais orthodoxe. D'autant que Lydgate ne se contente pas de faire le choix de composer en vers : il insiste fortement, bien plus que ses contemporains, sur l'importance de l'éloquence et des couleurs de la poésie, j'y reviendrai plus loin.

Lydgate a donc adapté en vers la prose érudite de Boccace, reprise par Laurent de Premierfait. Qu'en est-il du contenu? Le poète reprend la plupart des procédés rhétoriques de la *retractatio* tout en introduisant, tout d'abord, des changements ponctuels dans certains récits<sup>26</sup> : certaines histoires sont abrégées par Lydgate, par exemple tout ce qui concerne l'histoire de

---

<sup>22</sup> Voir par exemple P. Strohm, *England's Empty Throne. Usurpation and the Language of Legitimation, 1399-1422*, New Haven (Conn.) / Londres, Yale University Press, 1998 ; L. Patterson, « Making Identities in Fifteenth-Century England : Henry V and John Lydgate », in : *New Historical Literary Study : Essays on Reproducing Texts, Reproducing History*, éd. J. N. Cox et L. J. Reynolds, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 69-107 et, plus récemment, Nolan, *John Lydgate...*, *op. cit.*, p. 1-29.

<sup>23</sup> Mairey, « Les traductions anglaises à la fin du Moyen Âge », art. cité. Cette promotion de l'anglais par les Lancastre a toutefois été récemment nuancée, en tout cas dans l'administration : voir G. Dodd, « The rise of English, the decline of French : supplications to the English Crown, c. 1420-1450 », *Speculum*, 86 (2011), p. 117-146.

<sup>24</sup> Sur l'hérésie lollarde, voir A. Hudson, *The Premature Reformation*, Oxford, Oxford University Press, 1988. Sur la Bible, voir M. Dove, *The First English Bible : the Text and Context of the Wycliffite Versions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 (« Cambridge Studies in Medieval Literature », 66) ; A. Mairey, « La Bible wycliffite », in : *Une Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle (vers 1380 – vers 1520)*, dir. P. Boucheron, Paris, Fayard, 2009, p. 458-463.

<sup>25</sup> Voir notamment P. McNiven, *Heresy and Politics in the Reign of Henry IV : The Burning of John Badby*, Woodbridge, Wolfboro/Boydell, 1987.

<sup>26</sup> Voir le tableau récapitulatif de ces changements donné par Nigel Mortimer dans son ouvrage *John Lydgate's «Fall of Princes»...*, *op. cit.*, p. 280-294.

Troie. Dans ce cas précis, le bénédictin renvoie à un autre de ses textes, le *Troy Book*, et en profite pour insérer une louange de Henri V<sup>27</sup>. D'autres récits sont au contraire amplifiés, telle l'histoire de Lucrèce, pourtant traitée par Chaucer. Toutefois, dans ce cas précis, Lydgate s'est inspiré de Coluccio Salutati et non pas de la tradition anglaise sur laquelle s'était appuyé [p. 171] Chaucer<sup>28</sup> ; un autre exemple est l'histoire de Narcisse pour laquelle Lydgate est retourné aux *Métamorphoses* d'Ovide ou, plus exactement, à l'*Ovide moralisé* français<sup>29</sup>. De manière plus générale, et plus encore que Laurent de Premierfait qui avait déjà entrepris de faire état de nombreuses sources que Boccace passait sous silence, Lydgate cite énormément de sources. Il s'en inspire aussi pour certains de ses ajouts, on l'a vu avec les deux exemples précédents. Il use en particulier, plus largement que son prédécesseur, d'Ovide – ou du moins de ses adaptations médiévales –, de certains textes de Pétrarque et, bien sûr, des œuvres de Chaucer, lequel a lui-même adapté certains récits du *De casibus* dans les *Contes de Canterbury*, en particulier dans le «Conte du Moine». De manière plus ponctuelle, le poète bénédictin utilise, le cas échéant, d'autres sources : on l'a vu pour le récit sur Lucrèce, mais c'est également le cas, par exemple, pour le récit concernant Arthur, dans lequel il ajoute des références spécifiquement anglaises, mentionnant en particulier la chronique la plus répandue de la période, en français et en anglais, le *Brut*<sup>30</sup>. Parfois, aussi, il précise certains éléments à des fins manifestement didactiques. Dans le récit sur Cicéron, par exemple, il ajoute et commente la liste de ses œuvres<sup>31</sup>. D'autres changements, enfin, sont liés à sa condition d'Anglais. Il supprime par exemple un éloge de Paris ajouté par Laurent, et évince, sans surprise, les critiques sur les Anglais émises par Boccace, en particulier à la fin du livre IX, j'y reviendrai plus loin.

Mais l'une des transformations qui a le plus frappé les critiques est l'ajout d'envois moralisateurs à certaines histoires – très fréquents dans les premiers livres, beaucoup moins dans les derniers, ce qui témoigne, peut-être, d'une certaine lassitude<sup>32</sup>. Or, selon notre poète, ces envois ont spécifiquement été demandés par son commanditaire, Humphrey :

[p. 172]

In this labour ferther to proceede,

<sup>27</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 5902-6041.

<sup>28</sup> *Ibid.*, liv. II, v. 1002-1344. Chaucer s'est inspiré d'une tradition anglaise transmise par le chroniqueur Ranulf Higden dans son célèbre *Polychronicon*, qui a lui-même repris la version du théologien oxfordien John Ridevall (voir A. Galloway, «Chaucer's Legend of Lucrece and the Critique of Ideology in Fourteenth-Century England», *English Literary History*, 60 (1993), p. 813-832). Pour la *Declamatio Lucretia* de Salutati (v. 1330-1406), voir S. H. Jed, *Chaste Thinking. The Rape of Lucretia and the Birth of Humanism*, Bloomington (Ind.), Indiana University Press, 1999 («Theories of Representation and Difference»).

<sup>29</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 5559-5677. Voir B. Witlieb, «*Ovide Moralisé* as a Source for *Fall of Princes*», *Notes and Queries*, 57 (2010), p. 480-484.

<sup>30</sup> *Ibid.*, liv. VIII, v. 2661-3129.

<sup>31</sup> *Ibid.*, liv. VI, v. 2948-3276.

<sup>32</sup> Voir Mortimer, *John Lydgate's «Fall of Princes»...*, *op. cit.*, p. 58-61.

*My lord cam forbi, and gan to taken beede ;  
This myhti prynce, riht manli & riht wis,  
Gaff me charge in his prudent anys,  
That I sholde in eueri tragedie,  
Afftir the processe made mencionn,  
At the eende sette a remedie,  
With a lenvoie conueied be resoun,  
And afftir that, with humble affeccionn,  
To noble pryncis lowli it directe,  
Bi othres fallyng [thei myht] themsilff correcte.*  
(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. II, v. 134-144)<sup>33</sup>.

Pour un certain nombre de critiques, par exemple Julie Lanz, ces envois changent, au moins en partie, le genre même du texte de Boccace (et de la traduction de Laurent), puisqu'ils contribueraient à transformer *The Fall of Princes* en un miroir au prince sous forme de poème, qui s'inscrirait dans la même veine, par exemple, que le *Regement of Princes* de Thomas Hoccleve, écrit pour Henri V en 1411-1412<sup>34</sup>. Ils détectent là une contradiction inhérente au poème de Lydgate, qui serait ainsi tiraillé entre les aléas de Fortune – laquelle apparaît elle-même de manière souvent contradictoire dans le poème<sup>35</sup> – et la dimension didactique, voire politique, du miroir.

Outre le problème toujours aigu des inscriptions génériques, deux points me paraissent importants à cet égard. D'une part, le texte de Boccace et la version de Laurent possèdent déjà tous deux une dimension politique indéniable, explicitée notamment dans leurs préfaces. Dans son premier prologue, Boccace explique bien, en effet, qu'il veut agir pour la *res publica* :

*Exquirenti mihi quid ex labore studiorum meorum possem reipublice utilitatis adferre, mores hominum illustrium maxime obtulere sese obviam – quos dum illecebres turpique [p. 173] libidine fedos intuerer, effrenesque non aliter quam si Fortunam in sompnum perpetuum soporassent herbis aut cantato carmine / suosque principatus ferreis uncis adamantino in scopulo firmassent adverterem, nec ob id solum ceteros pro viribus premere, quinimmo et in ipsum rerum omnium opificem stulta quadam temeritate consurgere cernerem, obstupui.* (texte cité dans Kelly, *The Chaucerian Tragedy...*, *op. cit.*, p. 27)<sup>36</sup>.

Boccace se demande ensuite comment faire pour ramener ces hommes illustres dans le droit

---

<sup>33</sup> « Alors que je m'attalais à cette tâche, mon prince arriva et y prêta attention ; ce puissant prince, brave et sage, me chargea, dans un prudent avis, d'ajouter un remède pour chaque tragédie, une fois son histoire narrée – un envoi guidé par la raison – et de l'adresser avec une humble intention aux nobles princes pour qu'ils puissent se corriger par la chute des autres. »

<sup>34</sup> J. Lanz, « *Thyng that was maad of auctours hem beform* » : Lydgate's « *Fall of Princes* » and its *Literary Antecedents and Successors*, mémoire de Master of Arts, University of British Columbia, 2002 (disponible en ligne à l'adresse suivante : [https://circle.ubc.ca/bitstream/id/37955/ubc\\_2004-0524.pdf](https://circle.ubc.ca/bitstream/id/37955/ubc_2004-0524.pdf), dernière consultation en septembre 2013).

<sup>35</sup> Voir Mortimer, *John Lydgate's «Fall of Princes»...*, *op. cit.*, p. 195-208.

<sup>36</sup> « Alors que je cherchais de quelle utilité je pourrais être à la République par le labeur de mes études, ce sont essentiellement les mœurs des hommes illustres qui se présentèrent à moi : en les contemplant, captivés par leurs passions et déformés par une honteuse luxure, aussi déchaînés que s'ils avaient plongé la Fortune dans un sommeil perpétuel grâce à des drogues ou à une incantation ; en comprenant qu'ils avaient fixé avec des crocs de fer leurs dominations sur un roc d'acier ; en voyant qu'ils ne se contentaient pas d'opprimer autrui de toutes leurs forces, mais qu'ils s'insurgeaient avec une stupide audace contre le Créateur de toute chose lui-même, j'étais stupéfait. » Cette traduction, inédite, est de Benoit Grévin, que je remercie vivement.

chemin et entreprend de leur raconter les tribulations de leurs prédécesseurs. La dimension exemplaire des histoires qu'il raconte, et plus généralement de l'Histoire tout court, apparaît essentielle à Boccace car elle est à ses yeux plus efficace qu'un discours théorique, même s'il ne se prive pas, de temps en temps, de généralisations.

Quant à Laurent, sa lettre dédicatoire à Jean de Berry – qui n'est cependant présente que dans les manuscrits de la première version de sa traduction et que Lydgate n'a donc *a priori* pas vue<sup>37</sup> – est particulièrement critique envers les membres corrompus qui déstabilisent la société chrétienne et, plus précisément, la société du royaume de France, à commencer par les membres du clergé et de la noblesse. D'ailleurs, selon Carla Bozzolo, Laurent adhère globalement aux idées politiques de Boccace :

Sur bien des aspects, Laurent semble partager pleinement les idées politiques de Boccace. Il est séduit – dirait-on – par l'idée que le souverain est lié à son peuple par un consentement [...]. Ainsi la redécouverte et l'étude des classiques, auxquelles s'ajoute l'influence médiatrice de Boccace, incitent Laurent à jeter un regard particulier sur le peuple français, souvent opprimé, dont le prince est certes mandataire, mais d'où lui viennent « toute force » et « seurté ». Pour les couches les plus misérables, les « laboureurs », sa préoccupation est encore plus vive<sup>38</sup>.

[p. 174] Cela n'empêche évidemment pas Laurent de se faire le chantre de la monarchie française. Encore une fois, la notion de propagande est, pour cette période en tout cas, à considérer avec précaution<sup>39</sup>.

Lydgate est, pour sa part, peut-être moins sensible que certains de ses contemporains à la condition du « peuple ». Maura Nolan a d'ailleurs argué que les écrits de Lydgate, surtout après la mort de Henri V, ont tendance, de manière paradoxale, tout à la fois à élargir son public, issu de la société politique, en particulier en y intégrant les élites marchandes, et à exclure des destinataires appelés par le texte lui-même des catégories plus importantes de la population – par contraste, certains de ses prédécesseurs de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, en particulier William Langland et Geoffrey Chaucer, procédaient à l'inverse<sup>40</sup>. Dans le même temps, toutefois, Lydgate est particulièrement attentif à l'importance de l'harmonie civile, au sens presque littéral du terme, dans la mesure où il décrit, à plusieurs reprises, la fondation de villes par des princes musiciens,

---

<sup>37</sup> Sur les deux versions de Laurent, voir P. M. Gathercole, « Two Old French translations of Boccaccio's *De casibus virorum illustrium* », *Modern Language Quarterly*, 17 (1956), p. 304-309.

<sup>38</sup> C. Bozzolo, « La conception du pouvoir chez Laurent de Premierfait », in : *Un traducteur et un humaniste...*, *op. cit.*, p. 53-68, ici p. 66-68.

<sup>39</sup> Voir J.-P. Genet, « Les langages de la propagande », in : *La sociedad política a fines del siglo XV en los reinos ibéricos y en Europa : ¿Élites, pueblo, súbditos ? / La société politique à la fin du xve siècle dans les royaumes ibériques et en Europe : élites, peuple, sujets ? Actes du colloque franco-espagnol de Paris, 26-29 mai 2004 organisé par l'Instituto de Historia Simancas, l'Universidad de Valladolid et le LaMOP (UMR 8589, CNRS-Université Paris I)*, éd. V. Challet *et al.*, Valladolid/Paris, Universidad de Valladolid / Publications de la Sorbonne, 2007, p. 89-110.

<sup>40</sup> Nolan, *John Lydgate...*, *op. cit.*, p. 5 : « *Lydgate seems at times to be introducing Chaucerian poetics to new groups of readers and listeners, while at other moments it becomes clear that the "public" he addresses is in fact very small. This paradox requires that we distinguish between historical audiences (readers and viewers) and imaginary audiences, those to whom texts are fictionally addressed. For the most part, Lydgate's fictional audiences are limited to aristocrats and the London elites* ».

par exemple dans *The Fall of Princes* au début du livre VI ou dans le *Siege of Thebes*<sup>41</sup>. En corollaire, les dissensions internes, toujours porteuses de chaos, qu'elles soient familiales ou non, constituent un thème récurrent de son œuvre – qui apparaît largement, par exemple, dans le *Troy Book* et dans le *Siege of Thebes*, mais aussi dans sa seule œuvre en prose, *The Serpent of Division*. Il s'agit d'une œuvre racontant la vie de César, composée en 1422, autrement dit à la mort de Henri V, à un moment où Lydgate a déjà entamé son adaptation de Boccace<sup>42</sup>. Dans [p. 175] *The Fall of Princes*, ce thème de la division et des remèdes nécessaires apparaît par exemple dans l'histoire de Marcus Regulus<sup>43</sup>, dans celle de Cicéron, et plus généralement dans toutes les histoires qui concernent Rome. En outre, de nombreux envois mettent largement l'accent sur ce point. Comme Boccace et Laurent de Premierfait, Lydgate accorde donc une extrême importance aux notions de *res publica* (expression qu'il emploie d'ailleurs littéralement à plusieurs reprises dans son texte) et de bien commun, dans un contexte toutefois spécifiquement anglais. Ces préoccupations sont en effet liées tout aussi bien à l'angoisse provoquée par l'usurpation des Lancastre qu'aux craintes liées à la minorité de Henri VI. Or ces craintes ne seront pas apaisées une fois Henri majeur, mais poursuivront Lydgate, et de nombreux autres Anglais, dans les décennies suivantes. Car Henri VI est un roi faible et souffrant d'accès de folie, comme son grand-père Charles VI, ce qui constitue une des causes de la guerre civile anglaise dans le troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle<sup>44</sup>.

L'injonction de Humphrey de Gloucester sur les envois que doit rédiger Lydgate complique aussi le positionnement du poète vis-à-vis de sa possible *auctoritas* – et j'en viens aux relations complexes qu'il entretient avec les auteurs qui l'ont précédé, ainsi qu'avec son commanditaire. Les poètes anglais de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle ont encore besoin d'autorisation, si l'on peut dire, c'est-à-dire qu'ils doivent consentir à certaines négociations avec des autorités extérieures à la littérature pour être eux-mêmes reconnus comme auteurs<sup>45</sup>. L'examen d'un corpus d'une trentaine de prologues d'œuvres variées rédigées entre la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et la fin du XV<sup>e</sup> siècle que j'étudie par ailleurs<sup>46</sup>, permet de mettre au jour trois grands types d'autorités dans les textes anglais de cette période, qui se cumulent ou non : l'autorité divine (surtout pour les textes dévotionnels) ; les autorités humaines – principalement les commanditaires et les

---

<sup>41</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. VI, v. 337-385 ; John Lydgate, *Siege of Thebes*, éd. R. R. Edwards, Kalamazoo (Mich.), Medieval Institute Publications, 2005 («Middle English Texts»), liv. I, v. 286-291, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/thebint.htm>.

<sup>42</sup> Voir M. Nolan, « The art of History writing : Lydgate's *Serpent of Division* », *Speculum*, 78 (2003), p. 99-127.

<sup>43</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. V, v. 421-840.

<sup>44</sup> Voir par exemple J. L. Watts, *Henry VI and the Policy of Kingship*, New York, Cambridge University Press, 1996.

<sup>45</sup> Minnis, *Medieval Theory of Authorship...*, *op. cit.*

<sup>46</sup> J'étudie ces prologues dans le cadre de la préparation de mon habilitation à diriger des recherches.

auteurs reconnus – ; et les autorités fictionnelles. Dans *The Fall of Princes*, Lydgate s'appuie uniquement sur la deuxième catégorie, mais il l'étoffe, à la fois pour autoriser sa traduction et pour autoriser les transformations du texte de Boccace. Cela apparaît de [p. 176] manière particulièrement nette dans les prologues aux livres I à IV et dans l'épilogue du livre IX, qui comprennent de nombreux ajouts originaux – voire des passages entiers complètement exclusifs à Lydgate.

Qu'en est-il, tout d'abord, de sa relation avec Humphrey de Gloucester, qui constitue un élément spécifique du texte anglais par rapport aux versions de Boccace et de Laurent, dans lesquelles le rôle du patron est soit inexistant, soit négligeable ? Cette relation est d'autant plus complexe que Humphrey, on l'a vu, est assez interventionniste, au moins dans les premiers temps de la rédaction de l'œuvre<sup>47</sup>. Certes, dans le prologue du livre III, en grande partie inédit, Lydgate ne nie pas le plaisir qu'il a d'écrire pour son prince. Il affirme cependant à plusieurs reprises être tenu par la contrainte, voire la peur, ce qui dépasse le simple topos d'humilité habituellement employé par les poètes anglais de cette période :

*Ryght reuerent prynce, with support of your grace,  
By your comaundement as I undirtook  
With dredful herte, pale of cheer and face,  
I haue acomplyssbed translacioun of your book ;  
In which labour myn ful offte quook,  
My penne also troubyld with ygnoraunce  
Lyst myn empyrse wer nat to your plesaunce.*

(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, épilogue du liv. IX, v. 3303-3309)<sup>48</sup>.

En même temps, le moine bénédictin, dans son éloge du duc, le présente comme un intellectuel, voire un clerc :

*Duc off Gloucestre men this prynce calle  
And natwithstandyng his staat & dignite,  
His corage neuer doth appalle  
To studie in bookis off antiquite,  
Therin he bath so gret felicite  
Vertuously hymself to ocupie,  
Off vicious slouthe to haue the maistrie.*

(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 393-399)<sup>49</sup>.

[p. 177] La représentation de Gloucester en intellectuel apparaît d'autant plus significative

---

<sup>47</sup> Mortimer, *John Lydgate's «Fall of Princes»...*, *op. cit.*, p. 51 *sqq.*

<sup>48</sup> « Prince honorable et juste, avec le soutien de ta grâce, ce que j'ai entrepris à ton commandement, le cœur terrifié, pâle de complexion et de visage, je l'ai achevé – la traduction de ton livre. Lors de ce travail, j'ai souvent tremblé, de peur que ma tâche ne soit pas à ta convenance, ma plume étant, de plus, troublée par l'ignorance ».

<sup>49</sup> « Ce prince est nommé le duc de Gloucester, et malgré son état et sa dignité, sa détermination à étudier les livres vénérables ne faiblit jamais – il y trouve un grand bonheur, cela l'occupe vertueusement et lui permet de dominer le vice de paresse. »

que cette strophe précède une louange de Humphrey en parangon de la lutte contre l'hérésie lollarde. Là encore, nous retrouvons cette volonté de constituer un anglais orthodoxe en associant la poésie et la culture princière. Notons toutefois que ce rapprochement n'est spécifique ni au poème composé par Lydgate, ni même à Humphrey – les premiers Lancastre cultivent en effet volontiers leur image de princes orthodoxes en affichant de telles lectures.

Toutefois, Lydgate n'est pas entièrement dupe du comportement parfois erratique de son prince. Il profite d'un passage de Boccace sur le nécessaire soutien des poètes par leur prince, au livre III, pour se rappeler à son bon souvenir – et pour solliciter sa bourse. Il ajoute en effet au texte de Boccace – qui souligne que le calme et la stabilité nécessaires à la création ne peuvent être maintenus que par un bon mécénat – un envoi au duc qui revêt la forme d'une pétition<sup>50</sup>.

Après le prince, c'est au tour des hommes de plume d'autoriser, chacun à leur manière, l'écriture par Lydgate de son œuvre<sup>51</sup>. Soulignons tout d'abord – mais je ne m'y attarderai pas car la question a été soigneusement étudiée –, qu'en plus de Boccace et de Laurent de Premierfait, un troisième auteur a un rôle essentiel en la matière : il s'agit de Chaucer, que Lydgate loue à plusieurs reprises dans *The Fall of Princes*, dans des passages évidemment originaux. En ce qui concerne Boccace, le processus d'autorisation est assez clair. C'est l'auteur original et Lydgate l'inclut dans son panthéon personnel aux côtés de Sénèque, de Pétrarque et de Cicéron, mais aussi de Chaucer :

*Senek in Rome, thorub his hib prudence,  
Wrot tragedies of gret moralite ;  
And Tullius, cheeff welle off eloquence,  
Maad in his tyme many fressh dite ;  
Franceis Petrak, off Florence the cite,  
Made a book, as I can reberce,  
Off too Fortunys, welful and peruerse.  
And ageyn bothe wrot the remedies,  
[p. 178] In bookis tweyne made a divisioun,  
Among rebersyng many fressh stories. [...]  
The mater is wondirful delectable,  
Thoub no with ioie haue an interesse ;  
And Iohn Bochas wrot maters lamentable,  
The fall of pryncis, where he doth expresse  
How fro ther ioie thei fill in gret distresse ;  
And all these writers, thorub ther famous renoun,  
Gret worshipe dede vnto ther nacioun.*

<sup>50</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. III, v. 3837-3871.

<sup>51</sup> Pour Nicholas Watson, les autorités littéraires invoquées par Lydgate sont des figures médiatrices (N. Watson, « Theories of Translation », in : *The Oxford History of Literary Translation...*, *op. cit.*, p. 73-91, ici p. 84-85).

(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 253-273)<sup>52</sup>.

Dans le passage du livre III sur les poètes que j'ai déjà mentionné, Lydgate cite également Virgile et Dante (mais non pas Homère, contrairement à Boccace). Il faut souligner qu'alors que chez Boccace ce passage évoque uniquement la condition du poète, Lydgate – tout en faisant sienne la posture humaniste qui consistait chez son modèle à souligner le fait qu'un poète doit être préservé des soucis du monde grâce au soutien d'un mécène – introduit une louange du travail, et pas seulement du travail intellectuel. Il rejoint par là les affirmations de Laurent de Premierfait, que Lydgate amplifie dans le prologue du livre I.

En effet, Lydgate adapte le second prologue de Laurent, dans lequel ce dernier explique et consolide sa position de traducteur, de telle sorte que celle-ci n'apparaît aucunement dévalorisante ; pas davantage d'ailleurs, que la position de compilateur. Lydgate reprend et amplifie l'image employée par Laurent lorsqu'il compare traducteurs et artisans :

*In his prologe affermyng off resoun,  
Artificeres hauyng exercise  
May chaunge and turne bi good discrecioun  
Shappis, formys, and newli hem denyse,  
Make and vnmake in many sondry wise,  
[p. 179] As potteres, which to that craft entende,  
Breke and reneue ther vesselis to amende.  
Thus men off craftt may off due ribt,  
That been inuentiff & han experience,  
Fantasien in ther inward sibt  
Deuises newe thoruh ther excellence ;  
Expert maistres han therto licence  
Fro good to bettir for to chaunge a thyng,  
And semblabli these clerkis in writyng,  
Thyng that was maad of auctours hem befor,  
Thei may off newe fynde and fantasie,  
Out of old chaff trie out ful clene corn,  
Make it more fresch and lusti to the eie,  
Ther subtil witt and ther labour applie,  
With ther colours agreable off bewe,  
Make olde thynges for to seeme newe.*

(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 8-35)<sup>53</sup>.

---

<sup>52</sup> «Sénèque, à Rome, de par son grand discernement, a écrit des tragédies de grande moralité; et Tullius, le véritable maître de l'éloquence, a composé en son temps de nombreux dits brillants. François Pétrarque, de la cité de Florence, a écrit un livre, je peux le déclarer, sur les deux fortunes, la bienfaisante et la perverse. Et il a aussi écrit sur les remèdes, et a fait un livre divisé en deux parties, narrant de nombreuses belles histoires. [...] La matière en est merveilleusement délectable, bien que le malheur ait des prétentions contre la joie. Et Jean Boccace a traité de matières malheureuses – la chute des princes – en montrant comment ils sont tombés de la joie dans une grande détresse. Et tous ces écrivains ont, par leur fameuse renommée, grandement honoré leurs nations. »

D'une certaine manière, en tant que traducteur de l'œuvre, Laurent autorise encore davantage l'entreprise de Lydgate que Boccace ne pouvait le faire. Toutefois, Lydgate introduit une dimension esthétique absente chez Laurent, en insistant sur les «couleurs agréables » de la rhétorique. Il s'agit tout autant de rehausser l'anglais que d'instruire – il faut bien plaire à son public...

La relation, tant avec Boccace qu'avec Laurent de Premierfait, est donc étroite – et elle est régulièrement affirmée tout au long du texte – par l'emploi, notamment, d'expressions tels que « *myn auctour* », dont on ne sait d'ailleurs pas toujours qui elle désigne exactement. Cette relation est toutefois maîtrisée par Lydgate et se caractérise également par le fait que, contrairement à Laurent, qui emploie la première personne pour désigner Boccace dans la mesure où l'humaniste italien a lui-même [p. 180] s'exprime à la personne 1, le poète anglais emploie la troisième personne pour Boccace, et aussi pour Laurent. Il se réserve l'emploi de la première personne – bien qu'il y ait, dans certains passages, quelques exceptions mineures. Cela implique, me semble-t-il, une mise à distance tout autant qu'une réappropriation du texte.

De surcroît, en une occasion au moins, Lydgate n'hésite pas à critiquer vivement Boccace. Le cas apparaît tout à la fin de l'œuvre, lors de l'épisode évoquant Jean le Bon, capturé par les Anglais lors de la bataille de Poitiers de 1356. Le poète anglais s'élève alors vigoureusement contre la critique des Anglais menée par Boccace :

*Thoub seide Bochas floured in poetrie,  
His parcial writyng gaf no mortal wounde;  
Kauht a quarel in his malencolie,  
Which to his shame did aftirward rebounde,  
In conclusioun, lik as it was founde,  
Ageyn king Iohn a quarell gan to make,  
Cause that he wolde of Inglissh-men be take.  
Heeld hem but smal of reputacioun  
In his report, men may his writing see ;  
His fantasie nor his oppynioun  
Stood in that caas of non auctorite :  
Ther kyng was take ; ther knihtis dide flee ;  
Wher was Bochas to helpe at such a neede ?  
Sauff with his penne he made no man to bleede.  
Of rihtwisnesse euery cronicleer  
Sholde in his writyng make non excepcioun ;  
Indifferentli conueie his mateere ;  
Nat be parcial of non affeccioun,  
But yive the thank of marcial guerdoun,  
[...] To euery parti as thei haue disserved.*

(John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. IX, v. 3169-3189)<sup>54</sup>.

Il consacre la strophe suivante à louer Jean le Bon pour s'être courageusement battu. On pourra s'amuser de l'appel à l'impartialité du chroniqueur dans le contexte de la Guerre de Cent Ans et des victoires anglaises – que ce soit celles des années 1340-1350 ou 1410-1420 – mais au-delà, c'est un point important. Lydgate est très clair sur le fait que dans ce cas précis, Boccace ne fait pas autorité. Il insiste même sur le fait que Boccace ne s'appuie lui-même sur aucune autorité.

À d'autres moments, toutefois, Lydgate est plus prudent, peut-être parce qu'il est plus mal à l'aise vis-à-vis des affirmations de Boccace. C'est le cas, en particulier, dans les passages où le poète italien exprime sa misogynie, et notamment à la fin du livre I, dans un chapitre très virulent intitulé « *In mulieres* ». Lydgate entame le chapitre en soulignant qu'il n'est pas certain que cette virulence soit vraiment opportune, et le termine en ajoutant une défense des femmes vertueuses. Il affirme en outre que les femmes de valeur ne doivent pas prêter attention aux propos de Boccace<sup>55</sup>. De fait, les écrits de Lydgate sont généralement dépourvus de développements trop ouvertement misogynes – il est vrai que les femmes constituent une partie non négligeable de son lectorat. Quoi qu'il en soit, les relations que Lydgate entretient avec Boccace sont, *in fine*, loin d'être univoques.

Finalement, les modalités de l'adaptation du *De casibus* de Boccace par John Lydgate dans les années 1420, dont je n'ai présenté ici que quelques aspects, sont complexes. Elles confèrent à l'entité textuelle qui en résulte une identité spécifique. Bien que certaines mentions externes du XV<sup>e</sup> siècle attribuent le texte anglais à Boccace, sans mention du nom de Lydgate, *The Fall of Princes* a acquis une dimension propre en se détachant, au moins partiellement, du *De casibus*. Dans le contexte politique de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, marqué par l'installation d'une nouvelle dynastie, par la minorité d'un roi enfant, par la guerre avec la France et par la lutte contre la seule hérésie anglaise de la période, notre bénédictin poète, lié aux élites politiques anglaises et écrivant pour elles, entend bien affirmer l'existence d'une culture anglaise spécifique et orthodoxe, mais aussi ouverte, grâce au processus de la *translatio* poétique. Il s'agit bien d'adapter certains aspects de l'humanisme italien – à travers le filtre du premier humanisme [p. 182] français – pour enrichir une culture vernaculaire anglaise en pleine émergence. La

---

<sup>54</sup> « Bien que ledit Boccace se soit distingué comme poète, ses écrits partiels n'ont pas causé de blessure mortelle. Il poursuivit une querelle dans sa mélancolie qui, à sa honte, rebondit ensuite. En conclusion, comme cela s'est trouvé, il démarra une dispute à propos du roi Jean, qui avait été pris par les Anglais. Dans ses écrits, les hommes peuvent le voir, il les tenait en piètre estime. Ses spéculations et son opinion ne se fondent dans ce cas sur aucune autorité : leur roi fut pris, leurs chevaliers ont fui. Où se trouvait Boccace pour les aider dans un tel besoin? Il ne blessa personne, sauf avec sa plume. En toute rigueur, un chroniqueur ne devrait pas, dans ses écrits, faire d'exception. Il doit travailler son sujet sans préjugé et ne pas montrer ses sentiments de manière partielle, mais reconnaître les mérites guerriers à chaque parti, comme ils en sont dignes [...] ».

<sup>55</sup> John Lydgate, *Fall of Princes...*, *op. cit.*, liv. I, v. 6511-6734.

Mairey – Boccace en Angleterre

diffusion importante de *The Fall of Princes* suggère que Lydgate répondait bien là à une attente.